

MARIE~BERNADETTE DUPUY



ABIGAËL

MESSAGÈRE DES ANGES

ROMAN

TOME 3

LES ÉDITIONS JCL

ABIGAËL

MESSAGÈRE DES ANGES

TOME 3

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Dupuy, Marie-Bernadette, 1952-

Abigaël, messagère des anges

Comprend des références bibliographiques.

ISBN 978-2-89431-555-2 (vol. 3)

I. Titre.

PQ2664.U693A62 2017 843⁷.914 C2016-941935-5

© 2018 Les éditions JCL

Photo du rocher : Stéphane Charbeau

Les éditions JCL bénéficient du soutien financier de la SODEC
et du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec.

Nous remercions le Conseil des Arts du Canada
de l'aide accordée à notre programme de publication.

Financé par le gouvernement du Canada



Édition

LES ÉDITIONS JCL

jcl.qc.ca

Distribution au Canada et aux États-Unis

MESSAGERIES ADP

messengeries-adp.com

Distribution en France et autres pays européens

DNM

librairieduquebec.fr

Distribution en Suisse

SERVIDIS/TRANSAT

servidis.ch



Suivez Les éditions JCL sur Facebook.

Imprimé au Canada

Dépôt légal : 2018

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque nationale du Canada

Bibliothèque nationale de France

MARIE-BERNADETTE DUPUY

ABIGAËL

MESSAGÈRE DES ANGES

TOME 3



LES ÉDITIONS JCL

*D'une vallée à l'autre, suivez avec moi le destin
de deux jeunes femmes exceptionnelles, Abigaël et Claire,
au sein de ma Charente natale*

NOTE DE L'AUTEURE

Chers amis lecteurs,

Pourquoi s'arrêter en si bon chemin ? Je vous invite à suivre le destin particulier de la jeune Abigaël tout au long de l'année 1944 qui a marqué notre pays, notamment en raison du débarquement des Alliés sur les côtes de Normandie au début du mois de juin.

La guerre n'en finit pas. Elle distribue son lot de massacres barbares et d'espérances tenaces. Elle a séparé nos deux amoureux, Abigaël et Adrien, toujours impliqués dans la résistance. Cependant, la vie continue dans la riante vallée de l'Anguienne, que l'été enlumine de ses promesses de fenaisons, de moissons, et de romances.

Chaque personnage connaît joies et douleurs, tandis qu'au fil des jours des âmes errantes viennent à la rencontre de notre jeune médium aux yeux si bleus.

J'ai choisi aussi d'évoquer dans ce troisième volet une singulière histoire qui est arrivée au sein de ma famille. Une histoire d'amour, bien sûr. J'étais enfant, mais elle m'a marquée autant que fascinée. Certains douteront de sa véracité ; pourtant, j'en témoigne ici, ce drame passionnel a semé le scandale parmi les miens en créant des conflits et des chagrins, mais en procurant également un immense bonheur au couple en question.

Je me suis inspirée de ce drame. Cependant, je tiens à préciser que, si j'ai mis en scène une ressemblance entre deux personnages importants, elle est uniquement physique. Quant à la personnalité de l'un et de l'autre, c'est une autre histoire.

Je n'en dirai pas davantage, soucieuse de vous ménager la surprise. Je vous laisse ouvrir le livre et retrouver Abigaël, qui marche de son pas léger sur les traces de sa belle dame brune, Claire du Moulin du Loup, à qui la jeune fille se sent mystérieusement liée au-delà du temps, des distances et de l'exil.

Marie-Bernadette Dupuy

*Jour de noce**Chez le professeur Hitier, samedi 3 juin 1944*

Abigaël recula d'un pas pour admirer sa tante. Marie Monteil portait une ravissante toilette beige et une robe assortie d'un petit veston dont le col était orné d'une rose en soie blanche.

— Du côté du cœur, à gauche, tantine, précisa la jeune fille, qui venait de fixer la fleur à l'aide d'une épingle dorée.

— Merci, ma chérie ! Sans toi, je n'aurais pas réussi à être présentable. Je suis si nerveuse ! La voiture ne devrait-elle pas être là ?

— Pas encore, il n'est que dix heures, répondit une voix grave en provenance de la chambre voisine. Ne t'inquiète pas, nous serons en temps voulu à l'hôtel de ville. Angoulême n'est pas si loin, ma tendre amie.

C'était le professeur Jacques Hitier qui rassurait sa future épouse. Abigaël adressa à Marie un sourire très tendre ponctué d'un clin d'œil, dans l'espoir de la détendre.

— Courage, tantine, murmura-t-elle. C'est enfin le grand jour. Tu te maries, et avant moi.

— Qui l'aurait imaginé ! répliqua sa tante tout bas.

La remarque rendit Abigaël songeuse. Moins de trois semaines auparavant, profondément désespérée,

elle sanglotait dans le grenier de la ferme où son oncle Yvon les avait accueillies, sa tante et elle, l'automne précédent.

« J'en ai versé, des larmes, en secret, dès que je me trouvais seule ! se souvint-elle. Adrien était parti, à peine remis de sa terrible blessure. Il retournait se battre, fier de son rôle dans la résistance et comme indifférent à mon chagrin. »

Cependant, la douleur de la séparation s'était atténuée, ces derniers jours. Sans renier la force de son amour pour le jeune homme, Abigaël avait repris goût à la douce vie quotidienne. Il y avait tant à faire ! Elle s'occupait de Cécile, la petite sœur de son fiancé qu'elle continuait à instruire, et veillait aux travaux ménagers. Le printemps était d'une beauté enchantée. La vallée de l'Anguienne devenait sous son pinceau un lieu de rêve, royaume des eaux vives, des prairies d'un vert intense et de la roche tiède de soleil.

En ce samedi lumineux, Abigaël se réjouissait du bonheur timide de la jolie femme qui lui avait servi de mère, sa chère tantine.

« Après la cérémonie religieuse, nous déjeunons en ville, au grand Café des Colonnes, se disait-elle. Cécile doit trépigner d'impatience. »

— Tu es ravissante, ma chérie, fit remarquer Marie, qui arrangeait ses boucles d'un blond grisonnant.

— Grâce au professeur. Il a été tellement gentil de m'acheter cette robe ! Je n'en avais jamais eu d'aussi belle.

Jacques Hitier sortit de sa chambre au même instant, vêtu d'un costume trois-pièces gris foncé, un nœud papillon de satin noir soigneusement ajusté sur une chemise d'un blanc pur.

— Vous êtes superbe, monsieur ! s'écria Abigaël.

— Vas-tu longtemps encore me donner du monsieur, petite ? plaisanta-t-il.

Il souriait, ses lunettes à la main. C'était un homme distingué, d'un physique agréable, les yeux clairs et le teint frais en dépit de ses soixante-douze ans. Sa chevelure neigeuse s'accordait à son front de penseur et à ses traits réguliers.

— Eh bien, constata Marie sur un ton anxieux, il ne manque plus que l'automobile.

Abigaël lui caressa l'épaule, touchée par l'air de jeunesse qui la transfigurait.

— Monsieur Maurice a promis d'être en avance, tantine, dit-elle. Nous pouvons lui faire confiance, c'est l'ancien chauffeur de Bertille Giraud et il était ravi de nous rendre service. Il refuse d'être payé. C'est son cadeau de mariage.

— Je crois entendre un bruit de moteur, nota Jacques Hitier.

Un peu plus tard, Abigaël se demanderait quand elle avait déjà éprouvé cette sensation de temps suspendu, doublé d'un signal d'alarme qui vrillait son âme. Le professeur avait raison ; un véhicule approchait sur le chemin qui longeait la falaise, se dirigeant sans nul doute vers la pittoresque maison nichée sous une avancée rocheuse. Mais elle était incapable de courir vers la fenêtre comme de prendre le bras de sa tante.

— Vite, dans le souterrain ! ordonna soudain Hitier. Cachez-vous, par pitié, c'est la Gestapo.

Abigaël reçut en plein cœur son regard impérieux et suppliant. D'autorité, elle entraîna Marie au fond de la pièce et lui fit grimper les six marches en ciment qui montaient jusqu'à une sorte de mezzanine. Là, elle ouvrit un placard dont elle fit pivoter le fond. Un gouffre d'ombre apparut, à l'haleine fraîche.

— Vite, tantine, vite !

La malheureuse déchira sa robe en enjambant le rebord du passage. Poussée par sa nièce, elle roula sur une pente tapissée d'argile humide et se retrouva couchée à terre sur le ventre. Elle perçut un déclic, puis sentit le corps d'Abigaël contre le sien. L'obscurité était totale.

— Mon Dieu, qu'est-ce qui se passe ? chuchota-t-elle.

— Tais-toi ! Ne dis rien !

Marie aurait voulu pleurer, pourtant, ou bien hurler de terreur et d'incrédulité. Des vociférations en allemand leur parvenaient, auxquelles répondait le professeur Hitier d'une voix calme.

— Vous devez nous suivre, tonna une voix en français, mais avec un accent germanique caractéristique.

Un fracas fit écho à cet ordre, comme si on brisait des vitres ou une pile de vaisselle. Un choc sourd résonna ensuite, puis un cri et encore des invectives aboyées.

Abigaël se mit à claquer des dents, épouvantée. Des visions d'horreur traversèrent sa pensée. Elle se représenta le professeur frappé féroce et jeté au sol, la face en sang. La Gestapo agissait souvent de façon arbitraire, elle le savait. Sa cousine Béatrice, qui était dans le maquis, l'avait renseignée sur ce point.

« Quelqu'un l'aura dénoncé, mais qui ? songea-t-elle, révoltée. Seigneur tout-puissant, protégez-le, sauvez-le ! »

Jacques Hitier avait renoncé à ses activités de résistant depuis trois mois. Néanmoins, il demeurerait une figure emblématique pour les combattants angoumoisins de l'ombre.

Elle aussi au courant de ses engagements passés et présents, Marie tremblait de tout son corps, le souffle court. Son rêve se brisait net ; cependant, elle y aurait renoncé sans hésiter pour revoir Jacques vivant. Peu lui importait leurs noces, la sécurité et la tendresse

promises. «Je l'aime, mon Dieu, comme je l'aime! pensait-elle. Ils vont le torturer, le tuer, peut-être. Je ne veux pas qu'il souffre, non, non!»

Dans sa folle terreur, elle se mordit la lèvre inférieure en évoquant Cécile, brune fillette de onze ans d'origine juive, heureusement dotée de faux papiers, Vicente, le fils de Pérez, un bambin de cinq ans, à peine rétabli du traumatisme causé par le décès de sa mère, et Grégoire, le benjamin des Mousnier, un handicapé mental.

— Je dois y aller, tantine, déclara Abigaël.

— Non, attends, ils sont peut-être là, sur le chemin. J'ai peur, ma chérie! Je n'ai jamais eu aussi peur de ma vie. Peur pour toi, pour Jacques, mon cher Jacques, mon...

Un sanglot lui coupa la parole. Marie avait découvert le plaisir charnel et la félicité de l'amour partagé dans les bras du professeur. Alors qu'elle était restée vierge de si nombreuses années, il avait fallu cet homme au seuil de la vieillesse pour lui révéler la joie du corps et du cœur vibrant à l'unisson.

— Ne désespère pas, supplia Abigaël.

— Comment veux-tu que je reste sereine? Ils vont le tuer!

— Ne bouge pas, je vais entrouvrir la porte du placard. Au moindre bruit, je refermerai.

— Non, attends encore.

Marie se redressa. En vain, elle chercha à tâtons le bras de sa nièce, mais elle agrippa du tissu et s'y cramponna.

— D'accord, j'attends un peu, fit la voix douce de la jeune fille.

Elles se turent. Le silence leur parut d'une rare intensité. Le souterrain, creusé des siècles plus tôt par la main de l'homme à partir de la caverne étroite où elles se trouvaient, rejoignait une autre falaise au flanc

du promontoire calcaire, sur lequel avait été édiflée la belle cité d'Angoulême. Ses remparts de pierre grise semblaient veiller sur les méandres du fleuve Charente.

— Je suis désolée, tantine. Ce jour aurait dû être le plus joyeux de ta vie.

— Ne dis pas ça. Je suis punie, voilà, rétorqua Marie.

Abigaël allait protester quand un rai de lumière balaya les ténèbres. On avait ouvert le placard à double fond. Serrées l'une contre l'autre, elles retinrent un cri de panique.

— Bon sang de bois, vous êtes là, fit la voix rauque d'Yvon. Quelle frousse j'ai eue en voyant le prof embarqué!

— Mon oncle, c'est vous? gémit Abigaël.

— Eh oui, c'est moi, petite. Tu parles d'un jour de noce! Comment allez-vous, Marie?

— Mal, évidemment, très mal!

L'imposante stature du fermier bouchait l'étroite issue. Il portait son costume du dimanche et sa tignasse brune, semée de fils d'argent, était peignée et pommadée. Il les aida à sortir.

— Misère, grogna-t-il, si j'avais pu exterminer ces fumiers de boches! Faut pas chercher loin, un fumier de la même trempe a sûrement dénoncé le prof.

Il lançait des imprécations pour apaiser l'effroi qui le faisait haleter. D'un geste fervent, il attira Abigaël sur sa large poitrine et l'étreignit.

— Si on t'avait prise, petite, si on t'avait fait du mal..., lui dit-il à l'oreille.

Marie pleurait, échevelée, pathétique dans sa toilette beige maculée de terre ocre, la jupe déchirée de la hanche au genou.

— J'ai perdu la rose, la jolie rose blanche que tu avais mise à mon col, se plaignit-elle en pleurant à chaudes larmes.

— Bon, la noce est fichue, déclara Yvon. Venez, on a besoin de boire un coup de gnole, histoire de se remettre. Je suis bien content d'être là. Le voisin qui devait nous emmener en ville n'a pas pu démarrer son tacot. Son gosse a couru me prévenir. Sinon, on vous aurait attendus un moment, devant la mairie.

Abigaël se dégagea délicatement des bras de son oncle. Elle se précipita dans la cuisine en contrebas. Le buffet avait été vidé de sa vaisselle, dont les débris jonchaient le sol à travers une grande partie des livres du professeur ; trois vitres de la fenêtre étaient brisées.

Marie la rejoignit, toute tremblante. Elle ramassa d'un geste vif un ouvrage aux pages froissées traitant de l'histoire de la Charente.

— Avaient-ils besoin de saccager la maison ? déplora-t-elle.

Yvon, lui, jeta un coup d'œil dans la chambre. Le même désordre y régnait ; le linge de l'armoire avait été répandu et le lit était défait.

— Bah, ils cherchaient quelque chose de compromettant, dit-il d'un ton neutre. On rangera ce bazar plus tard. Venez, ce brave Pérez doit se faire un sang d'encre à votre sujet.

Il dissimulait de son mieux sa colère et surtout la pitié que lui inspirait Marie. Il évitait même de la regarder pour ne pas trahir sa propre angoisse, mais elle n'était pas dupe.

— Jacques est perdu, n'est-ce pas, Yvon, et nous aussi, peut-être ? demanda-t-elle. Comment endurerait-il la torture, à son âge ? Il va mourir, mais il va parler avant, n'est-ce pas ? Il va donner votre nom, celui d'Abigaël et de tous les autres...

— Le prof, livrer les siens? Livrer la petite, ma fille ou moi? Jamais, Marie, jamais il ne fera une chose pareille! assura le fermier, furibond. Mais vous êtes sous le choc. Sortons d'ici.

Il la prit par l'épaule et l'obligea à quitter la pièce. Abigaël les suivit sans avoir prononcé un mot. Elle fut soulagée de retrouver le jardinet fleuri et la campagne étincelante de soleil. «Le professeur reviendra, se surprit-elle à penser. Je le sens, je le sais...»

Depuis le départ d'Adrien, elle avait l'impression d'être plus réceptive au monde parallèle offert à ses dons de médium. Souvent, le soir, dans son lit, elle gardait les yeux fixés sur un point quelconque du plafond. Le vide se faisait dans son esprit, où s'insinuaient alors des images furtives d'un proche passé ou d'un avenir lointain. Ces brèves visions lui donnaient la clef de certaines situations révolues, pénibles ou bien agréables, tout en lui dévoilant des pans du futur.

Là, tandis qu'elle marchait sur le chemin, son regard d'azur rivé sur la frêle silhouette de sa tante, elle eut ainsi la conviction que Jacques Hitier serait sauvé.

— N'aie pas peur, tantine! s'écria-t-elle.

Mais un sanglot désespéré répondit à son exclamation. Peu après, le trio arrivait à la ferme. Lui aussi en costume, ses cheveux noirs bien peignés, Jorge Pérez, le réfugié espagnol, les attendait, entouré des enfants endimanchés.

— Merci, mon Dieu! lança-t-il, vous n'avez rien, mes chères petites dames!

Cécile pleurait en silence. Elle courut vers Abigaël pour vite se pendre à son cou.

— J'avais peur, Abi, j'avais très peur! Pourquoi ils sont venus aujourd'hui, les Allemands? Pourquoi ils sont si méchants?

— Parce que c'est la guerre, ma mignonne, répliqua très bas la jeune fille. Sois gentille, emmène Vicente à la maison.

— Oui, rentrons, trancha Yvon.

Pâle et bouche bée, Grégoire tremblait aussi fort que Marie. Son père, apitoyé, le cajola.

— C'est fini, mon garçon, tout va bien. Tu es beau comme tout, dis donc !

— Goire triste, Goire content d'aller en ville... Jo'ge a dit qu'on y allait pas, y a plus la... noce.

L'handicapé s'exprimait rarement avec autant d'émotion. Yvon l'embrassa sur le front.

— Sois tranquille, on remettra ça, mon gars.

Abigaël s'écarta du groupe d'un pas léger, ravissante dans sa robe de mousseline bleue à pois blancs. Le modèle soulignait sa taille mince et son buste parfait aux formes encore adolescentes. Ses escarpins en cuir, achetés également par le professeur Hitier, la portèrent du côté d'un enclos grillagé, construit par son oncle et Jorge Pérez. Une niche en bois de récupération se dressait dans l'un des angles.

Elle surprit ainsi un spectacle insolite qui la fit sourire. Sauvageon, son loup apprivoisé désormais devenu son ami, sinon son frère, était couché sur le flanc, son grand corps alangui au soleil, et le chat blanc de Grégoire dormait entre ses pattes, roulé en boule.

«Je devrais appeler les enfants, qu'ils voient ça, songea-t-elle, mais je romprais le charme. Si Claire pouvait voir ce joli tableau ! Il me faudrait un appareil photo.»

En évoquant sa belle dame brune, comme elle surnommait Claire Roy-Dumont, réfugiée en Angleterre, Abigaël se répéta le message déguisé que

contenait l'unique lettre que l'ancienne résistante lui avait envoyée. Elle faisait allusion à des anges volant au secours de la patrie occupée, par-delà l'océan.

— Si c'était vrai ! soupira-t-elle.

Mystérieusement averti de sa présence, le loup redressa sa grosse tête grise et darda sur elle l'éclat doré de ses prunelles obliques. Le chat fit de même, non sans s'étirer et bâiller.

— Je viens te libérer, Sauvageon, annonça Abigaël. Nous ne partons plus en ville.

Son optimisme flanchait, sa certitude au sujet du professeur s'écroulait aussi. En dépit de sa foi, elle en vint à maudire ceux qui osaient dénoncer leurs compatriotes. « Comment peuvent-ils condamner un homme ou une femme en sachant à quel enfer ils les livrent ? Si la France est libérée, je suis certaine que ces gens paieront très cher leur trahison. »

Elle avait à peine formulé sa pensée qu'elle dut fermer les yeux contre sa volonté. Une scène d'une abominable violence lui apparut. On traînait un corps masculin ensanglanté sur un trottoir en ciment et on lui assenait des coups de crosse de fusil en pleine figure, si bien qu'il n'avait plus face humaine. Elle crut entendre des cris de mise à mort d'une extrême barbarie, mais les bourreaux parlaient français.

— Seigneur, pardonnez-leur, ils ne savent pas ce qu'ils font, murmura-t-elle, le cœur serré.

Elle secoua ses longs cheveux doucement ondulés d'un châtain blond que retenait en arrière, en haut du front, un bandeau du même bleu que sa robe. Les doigts sur le loquet de la porte, elle tendit son beau visage vers le ciel immense.

— Quand serons-nous enfin en paix, mon Dieu ? dit-elle.

Sauvageon s'impatientait derrière le grillage. Le chat s'était perché sur le toit de la niche. En retrouvant la liberté, le loup s'élança dans la cour, mais il revint aussitôt pour se dresser devant la jeune fille. Debout, il posa les pattes avant sur ses épaules et lui lécha le nez.

— Sage! Tu vas me faire tomber, protesta-t-elle. Mon beau loup, mon frère des bois...

Elle avait pris l'habitude de le bercer de tendres qualificatifs dont il ignorait la signification, sensible seulement à la musique de sa voix douce, mélodieuse. Entre eux deux s'était établie une relation particulière, un lien fort désormais indéfectible.

Abigaël avait soigné l'animal avec passion et acharnement pendant deux mois et avait ainsi guéri une blessure qui aurait dû le tuer. Il avait dormi au pied de son lit, et elle s'était fréquemment allongée près de lui pour lui communiquer son énergie en imposant ses mains de guérisseuse à l'endroit de la plaie. Son oncle Yvon avait joué un rôle précieux dans le rétablissement inespéré du loup. Malgré les restrictions, le fermier s'était évertué à lui donner de la viande, des abats riches en fer, surtout, quitte à sacrifier parfois une volaille. De même, une brebis ayant succombé à l'agnelage, Sauvageon avait eu droit au foie et à des os tendres, ceux du petit agneau mort-né.

— Nous avons surmonté beaucoup d'épreuves, constata Abigaël en regagnant la ferme, le loup sur ses talons. Maintenant, il faut prier pour monsieur Hitier, oui, pour vous, cher Jacques, vous qui avez rendu ma chère tantine infiniment heureuse.

Marie Monteil s'était réfugiée dans sa chambre. Elle avait ôté sa toilette de noce, qui gisait en travers

du lit. En combinaison de nylon rose, elle contemplait le collier de perles qu'elle venait d'enlever. Abigaël la découvrit ainsi.

— Tantine, ma pauvre tantine! se désola-t-elle. Je vais recoudre ta jupe. Ensuite, je la laverai.

— Je doute que tu puisses faire disparaître les taches d'argile, répliqua faiblement Marie. C'est de l'ocre. Ça ne s'en ira pas. Et puis, à quoi bon? Je ferais mieux de m'habiller en noir.

— Garde confiance en Dieu, tantine, protesta Abigaël en la prenant dans ses bras.

— Non, je n'ai plus d'espoir... Oh, pourquoi as-tu fait entrer le loup dans ma chambre?

Sagement assis, Sauvageon l'observait. Marie soupira. Elle repoussa sa nièce d'un geste las.

— Occupe-toi du repas de midi, si tu veux m'aider, je n'en aurai pas le courage. Tu me dis de croire en la bonté divine, mais le Seigneur m'a abandonnée... à juste titre.

— Ne dis pas de sottises, s'étonna la jeune fille.

— Des sottises? Ma chérie, j'ai enfreint les commandements de l'église. Je dois accepter le châtement.

Sur ces mots énigmatiques, Marie vacilla sur ses jambes gainées de soie. Elle dut s'asseoir au bord du lit.

— Tu me connais, Abigaël, j'ai toujours été très pieuse. La prière a été mon réconfort quotidien pendant des années. Mais j'ai eu le malheur de tomber amoureuse de Jacques.

— Ce n'est pas un malheur, tantine!

— Si, c'est un grand malheur, car mes sentiments m'ont poussée à commettre le péché. Comprends-tu? J'étais soulagée d'épouser Jacques et lui il était pressé de légaliser notre union, par prudence, par souci de

sécurité. Hélas ! j'étais déjà sa femme, oui, je le considérais comme mon mari sans avoir reçu la bénédiction divine, et nous sommes punis. Oui, punis, punis, punis...

Elle sanglotait en scandant sa triste litanie, les mains crispées sur la courtepoinle rouge. Son corps allait d'avant en arrière, puis d'arrière en avant, dans un mouvement saccadé. Abigaël prit place à ses côtés. D'une étreinte ferme, elle l'obligea à rester immobile.

— Tu t'imagines punie, déclara-t-elle d'un ton net. Mais crois-tu Dieu aussi aveugle, aussi mesquin ? Enfin, de par le monde, les hommes s'entre-tuent, des bateaux sont coulés ou mitraillés, des avions explosent en vol ! J'ai vu dans certains mauvais rêves des gens au regard vide, des gens décharnés, squelettiques, des prisonniers... Les nazis font régner la mort et la terreur. Ce serait à eux d'être punis, comme tu dis ! Si Dieu devait se pencher sur notre malheureuse humanité, Il aurait mieux à faire que d'accabler une femme amoureuse ! Tantine, tu n'as rien fait de mal, Jacques non plus.

Ce discours consola un peu Marie. Elle ébaucha un sourire larmoyant.

— Je n'avais pas réfléchi à ça, admit-elle dans un souffle.

— Dieu est amour, insista Abigaël en l'embrassant sur la joue.

Néanmoins, l'aveu de sa tante cheminait dans son esprit et y semait des graines de stupeur. Certes, elle avait découvert l'acte sexuel et ses délices insensés en s'offrant à Adrien, mais elle était loin de supposer une liaison charnelle entre le professeur Hitier et la prude Marie. Elle s'estima naïve d'avoir écarté cet aspect de leurs relations, sans nul doute à cause de leur âge respectif. Attendrie, elle dit une seconde fois :

— Dieu est amour, tantine.

— J'irai quand même me confesser.

— Je t'accompagnerai. Nous prierons pour celui que tu aimes. Demain, nous demanderons à mon oncle de nous conduire à l'église de Puymoyen en calèche. N'aie pas peur, Jacques te sera rendu.

— Puisses-tu dire vrai, ma chérie! Merci de me consoler et de me rassurer.

Elles échangèrent un regard affectueux. Puis, Marie se leva pour prendre ses vêtements de tous les jours, rangés sur le dossier d'une chaise.

— J'y pense, dit-elle soudain, il faudrait prévenir la sœur de Jacques. Elle doit nous attendre à l'hôtel de ville. Seigneur, la malheureuse!

Abigaël approuva d'un signe de tête navré. De son côté, elle venait de prendre conscience d'un détail alarmant.

— Tantine, le taxi? Maurice aurait dû être sur le chemin en même temps ou presque que les hommes de la Gestapo. Et, s'il était en retard, n'ayant trouvé personne chez le professeur, il serait déjà ici en quête d'une explication. Je vais vite me changer, moi aussi. Je dois en parler à mon oncle.

Cinq minutes plus tard, elle dévalait l'escalier en jupe de cotonnade fleurie et corsage blanc, toujours escortée par Sauvageon.

— Ah, te voilà! s'écria Yvon dès qu'elle entra dans la cuisine.

Le fermier était campé devant la cheminée, où la famille entretenait des braises en partie couvertes de cendres afin de réchauffer certains plats.

— J'ai peu d'espoir, petite, bougonna-t-il. Pérez a emmené les enfants en promenade sur le chemin. Je leur ai bien dit de ne pas se salir. Les pauvres gosses, ils étaient tellement déçus! Comment va Marie? Elle tient le coup?

— J'ai essayé de la reconforter, mais c'est terrible pour elle, mon oncle. Pour nous tous.

— Ouais... Je te le fais pas dire. Il y a des jours comme ça où toute la misère de la terre vous tombe sur le crâne. Le voisin qui ne peut pas démarrer sa voiture et ces fumiers de S. S. qui viennent arrêter le prof!

Yvon se roula une cigarette et l'alluma. Il jeta un regard absent sur les premières volutes de fumée. Abigaël s'approcha de lui. Elle avait besoin de sa force, de sa tendresse quasiment paternelle. Il le comprit et l'attira contre lui.

— J'ai peur, cher petit oncle, confessa-t-elle tout bas. La vie devient si compliquée, si cruelle! Je sais que vous avez toujours un grand chagrin à cause de Patrick et de votre épouse.

— Bah, on s'habitue, répliqua-t-il d'un ton amer. En temps de guerre, la mort rôde. Le malheur ne lâche pas prise. Mon fils repose au cimetière et ma femme ne supporte plus ma vue. Elle refuse de discuter avec moi, même de l'autre côté d'une porte. Tant pis, je ne peux pas la forcer à revenir chez nous.

Il haussa ses larges épaules, la mine grave. Abigaël ferma les yeux un instant, en se remémorant les tragiques événements qui avaient endeuillé le printemps. « Patrick n'a pas survécu à ses blessures, mais il a sauvé sa sœur en la protégeant de son corps. Il voulait tant se racheter, hanté par ses actes criminels. Adrien, lui, a été sauvé. J'ai pu le soigner, le choyer, et l'aimer. »

Elle se revit nue sous les baisers de son amant, ardente et docile malgré son inexpérience. Ce souvenir la fit songer à sa tante et à Jacques Hitier; elle devint toute rouge à l'idée qu'ils s'étaient unis charnellement, eux aussi. « Que je suis sotte! » se reprocha-t-elle.

— Pélagie me manque, déplora son oncle. Je serais bien content de la voir apparaître, là, tout de suite, de

l'entendre se plaindre et houspiller Grégoire. Mais je respecte sa douleur. Elle est mieux en compagnie de sa sœur. Te rends-tu compte ? Son fils adoré est mort. Béatrice, notre fille, a déserté la maison, mais je suis fier d'elle. Rien ne lui fait peur, à ma Béa.

— Oui, je l'admire beaucoup, affirma Abigaël, qui gardait cependant un peu de rancœur à l'égard de sa cousine.

Engagée depuis deux ans dans la résistance, Béatrice était venue lui arracher Adrien. Ils étaient partis ensemble, animés de la même ferveur combative.

— Mon oncle, ajouta-t-elle, une chose m'inquiète. Maurice avait promis d'être chez monsieur Hitier à dix heures et quart, au volant de son taxi. Nous ne l'avons pas vu ni croisé. Comme c'est quelqu'un de parole, je me demande pourquoi il n'était pas au rendez-vous.

— Fichtre ! Tu dis vrai, petite, je l'avais oublié, votre taxi !

— Tantine a pensé qu'il faudrait prévenir la sœur du professeur, qui devait assister au mariage et déjeuner avec nous tous. J'ai envie de monter en ville. Je prendrai le vélo.

— Non, je ne te laisse pas partir, Abigaël.

— Mon oncle, je serai vite de retour. Je vous en prie, je ne cours aucun danger. Nous ne sommes pas soupçonnés, sinon nous aurions été arrêtés ce matin, comme monsieur Hitier.

Elle leva son visage vers le fermier. Il céda à l'éclat de ses grands yeux d'un bleu pur, où il lut une volonté farouche sous une douceur angélique.

— D'accord, mais ne traîne pas. Sois prudente, surtout. Si tu ne trouves personne, reviens aussitôt. Ne te fais pas remarquer. La Gestapo emploie des méthodes barbares, alors...

— Qu'insinuez-vous ?

— Si un supposé résistant endure la torture et leur paraît disposé à mourir sans trahir son réseau, on le fait craquer en torturant une personne qui lui est chère. La sœur du prof, qui sait si elle ne servira pas de monnaie d'échange !

Abigaël tressaillit de tout son être, révoltée, bouleversée. Yvon lui caressa la joue.

— Je dois en avoir le cœur net, déclara-t-elle en lui échappant. Dites à ma tante où je vais.

Le soleil, bientôt au zénith, semblait brûlant à Abigaël. Tout au long de la rue de la Tourgarnier, elle devait se mettre debout sur les pédales pour gravir la côte abrupte et elle avait très chaud. Son départ précipité la laissait encore hébétée, tant elle s'était empressée de se mettre en route, une fois qu'elle avait eu pris sa décision.

Il avait fallu enfermer le loup dans l'enclos, regonfler la roue arrière du vélo et remplir une gourde d'eau fraîche à la fontaine du hameau en prévision de la chaleur.

« Mon Dieu, faites que cette dame soit chez elle, épargnez-la ! Seigneur Jésus, épargnez aussi Jacques Hitier, je vous en implore, il ne mérite pas de souffrir. Qui donc le mérite, d'ailleurs ? »

La prière aidait la jeune fille à maintenir ses efforts, mais également à ne pas céder à d'épouvantables inquiétudes. Tant qu'elle suppliait les puissances célestes d'intervenir, en mêlant des *Notre Père* à ses conjurations personnelles, elle ne pensait à rien d'autre.

Penser était parfois si dangereux, notamment lorsqu'elle s'interrogeait sur le sort d'Adrien. Il ne lui avait pas écrit et son silence la blessait autant qu'il la tourmentait.

Elle arriva enfin place de la Bussatte. Le quartier paraissait désert, hormis une épicière campée sur le seuil de sa boutique. Abigaël s'autorisa une courte halte dans l'ombre bienfaisante d'un mur. «Je n'ai plus qu'à monter jusqu'à la mairie. Ensuite, j'irai rue de Bélat.» Elle avait bonne mémoire. Au cours d'un déjeuner, la semaine précédente, le professeur Hitier lui avait indiqué où habitait sa sœur sur un plan d'Angoulême.

— Au numéro 14, madame Véronique Rousseau, se dit-elle.

Son cœur cognait à grands coups sourds. Elle avait attaché ses cheveux sur la nuque, mais des mèches folles se plaquaient sur son front moite. Elle les lissa d'un doigt nerveux.

«Je dois rester calme, songea-t-elle, avoir l'air normal, l'air d'une fille qui se balade un beau samedi du mois de juin.»

Sa respiration s'apaisa. Elle se remit en route, un vague sourire sur les lèvres. Lorsqu'elle parvint devant l'hôtel de ville, ce sourire de pacotille s'effaça, vaincu par le drapeau rouge orné d'une croix gammée qui flottait au vent. «L'ancien château des Valois ! Monsieur Hitier m'en a souvent parlé, se souvint-elle, en proie à la colère et à l'indignation. Et nos ennemis arborent leur sinistre bannière, symbole de destruction et de tyrannie.»

Comme en réponse à sa rage intérieure, des éclats de voix s'élevèrent, ainsi que des rires lourds ponctués de discussions en allemand. Des officiers ennemis déjeunaient à la terrasse du luxueux Café des Colonnes. Abigaël descendit de son vélo, qu'elle poussa par le

guidon. Elle s'aventura dans la cour pavée de l'imposant édifice en espérant découvrir une silhouette de femme. Il n'y avait personne, mais un passage voûté lui faisait face, qui menait au jardin public. Elle aperçut des plates-bandes fleuries ainsi que le vert des pelouses. Elle s'y dirigea en toute hâte.

La beauté et l'harmonie des lieux faisaient douter de la guerre. Une jeune mère poussait un landau, alors qu'un petit garçon se penchait en riant sur l'eau d'un bassin rond à la bordure de pierre. Soucieuse de jouer les promeneuses, Abigaël admira la haute et large façade aux multiples fenêtres serties de carreaux étroits aux allures de vitraux. Elle suivit une allée bordée de rosiers qui la conduisit au pied d'une tour ronde de dimension colossale. Un peu plus loin, une seconde tour se dressait, majestueuse.

De poignants regrets s'emparèrent d'elle; sa tante aurait pu marcher là, dans sa toilette de mariée, au bras de Jacques Hitier; Cécile se serait extasiée sans cesse en posant des tas de questions; ils auraient tous été si heureux!

De plus en plus triste, elle posa un regard mélancolique sur la grande statue de Marguerite de Valois, dressée près d'un cèdre à la sombre ramure. Une agréable fraîcheur régnait dans cette partie du jardin. Une dame très élégante en profitait, assise sur un banc, occupée à inspecter le contenu de son sac à main.

Abigaël n'avait pas encore rencontré la sœur du professeur, mais quelque chose chez l'inconnue la troubla, une sorte de ressemblance qui la lui rendait familière. Elle hésitait à engager une conversation, quand la femme releva la tête en la fixant. Elles s'étudièrent mutuellement un bon moment, chacune sur ses gardes.

— Il fait bon, sous cet arbre, hasarda soudain Abigaël.

— Oui, je crains le soleil. Je me suis abritée ici.

— Excusez-moi ! Je peux m'asseoir près de vous ?

— Bien sûr, mademoiselle. Vous venez de loin ?

— De la vallée de l'Anguienne, répondit tout bas la jeune fille. Je suis hébergée par mon oncle. Avant, je vivais en Touraine.

C'était une manière détournée de fournir un renseignement susceptible de faire comprendre à la dame qu'elle était la nièce de Marie Monteil, si elle se trouvait en présence de la bonne personne. La réaction de son interlocutrice ne se fit pas attendre.

— Seigneur, vous êtes Abigaël Mousnier ?

— C'est moi, madame, et je suppose que vous êtes Véronique Rousseau, la sœur de monsieur Hitier. Je vous cherchais.

— Que s'est-il passé ? Ne voyant personne arriver, j'ai d'abord imploré le maire de patienter, mais, évidemment, il a fini par annuler la cérémonie. Un autre couple se mariait à onze heures. Mon Dieu, je ne savais pas quoi faire de moi. Je suis même allée jusqu'à l'église Saint-André avertir le curé qu'il y avait sûrement un souci. On peut dire que je me suis rongé les sangs. Le mariage n'a plus lieu ? Jacques n'aurait pas osé, quand même ! Ou bien votre tante a renoncé ? Ce serait dommage.

Abigaël lui prit la main. Elle percevait la tension de la vieille dame et elle pesa ses mots pour la ménager.

— Il ne s'agit pas de ça. Je suis vraiment désolée de vous apporter une mauvaise nouvelle.

— Mon frère est mort ? Mon Dieu, non, non !

— Madame, je vous en prie, calmez-vous. La Gestapo l'a arrêté ce matin, quelques minutes avant dix heures. Ma tante et moi, nous avons pu nous cacher. Mais ils l'ont emmené.

— Comment est-ce possible ? s'enflamma son interlocutrice, ses traits un peu lourds soudain livides.

Elle avait les yeux d'un brun clair, des cheveux bouclés, grisonnants et une bouche aux lèvres minces. Abigaël lui raconta brièvement le tragique incident. Quand elle eut terminé son récit, elle demanda dans un chuchotement :

— Vous étiez au courant de ses activités ?

— Depuis le premier jour, et je l'avais mis en garde. Il faut vite faire quelque chose.

Véronique Rousseau se leva vivement.

— Chaque minute compte, mademoiselle. Attendez ici ou revenez dans une heure environ. Nous avons des relations qui peuvent peser dans la balance, mon frère et moi. Le préfet est un ancien élève de Jacques. Il pourra intervenir.

— Très bien, madame. Je vais peut-être me promener un peu afin de ne pas attirer l'attention, mais je guetterai votre retour. J'espère que vous dites vrai, que vous pourrez le faire libérer.

— Il le faut, sinon il est perdu, ma pauvre enfant.

Abigaël la regarda s'éloigner d'une démarche alerte. Elle se reprocha de n'avoir guère interrogé sa tante ou le professeur sur cette charmante dame au caractère manifestement bien trempé.

« J'ignore si elle est plus jeune ou plus âgée que monsieur Hitier et depuis combien d'années elle est veuve... Au fond, je ne m'intéresse pas assez aux autres, surtout ces derniers mois. Je ne pense qu'à Adrien. »

Confuse de devoir admettre à quel point son amour pour le jeune homme l'avait enfermée dans une bulle, elle qui vivait dans l'angoisse de le perdre autant que dans la joie de lui appartenir corps et âme, elle décida de rendre visite à Thérèse, dont le salon de coiffure était situé dans ce quartier bourgeois d'Angoulême.

L'épouse de Maurice pourrait peut-être la renseigner sur la défection du chauffeur de taxi, qui paraissait pourtant sérieux et qui leur avait proposé ses services à la fin de l'hiver.

— Je crois que Bertille a parlé de la rue de la Cloche Verte.

Elle sortit du jardin public en poussant son vélo, mais se remit en selle une fois sur la chaussée pavée. Elle avait beau s'efforcer de garder son calme, les battements désordonnés de son cœur lui donnaient l'impression de manquer d'air.

« Pourvu qu'il ne soit pas trop tard, déjà, se disait-elle. Cher professeur, je me rends compte à quel point il a de l'importance, pour moi et surtout pour tantine. »

Une certaine animation conférait à la place de l'Hôtel de Ville inondée de soleil une atmosphère de gaieté. De jolies filles en robe légère riaient sur le seuil d'un grand magasin de confection ; des soldats allemands les admiraient depuis la terrasse du Café des Colonnes. Abigaël croisa un autre cycliste, coiffé d'une casquette en toile blanche d'où s'échappaient des mèches blondes. C'était un garçon de son âge aux joues couvertes de taches de rousseur. Il lui fit un clin d'œil audacieux en freinant pour rester en face d'elle.

— S'il vous plaît, savez-vous où se trouve la rue de la Cloche Verte ? lui demanda-t-elle.

Ravi, il s'arrêta tout à fait et la considéra en souriant.

— Sûr, m'selle, juste à dix mètres, par là. On voit la plaque. Mais je peux vous accompagner...

— Non, ce sera inutile, merci beaucoup, répliqua-t-elle, gênée.

Il haussa les épaules et lui adressa un large sourire avant de poursuivre son chemin. Cette brève rencontre avait perturbé Abigaël. Des pensées incongrues se bousculaient dans son esprit, ébranlant ses

certitudes. Elle se surprit à concevoir une existence différente, en temps de paix, dans la ville perchée sur son promontoire rocheux. « J'irais au lycée, je flânerais parfois dans le jardin de l'hôtel de ville, je rencontrerais d'autres garçons qu'Adrien. Je lui ai tout offert de moi, je l'ai aimé au bout de quelques heures. Pourquoi? Est-il vraiment le seul capable de me rendre heureuse? »

La gorge serrée, elle regretta presque ses dons de médium et son enfance solitaire sous l'aile de Marie Monteil, si pieuse, si soucieuse de la protéger. Troublée, elle s'engagea dans la rue de la Cloche Verte sur laquelle s'ouvraient plusieurs boutiques aux devantures de bois peint.

Le salon de coiffure Chez Thérèse voisinait avec une mercerie. Elle posa son vélo contre un mur, ramenée à ses préoccupations du moment. « Je me poserai des questions sur ma vie plus tard, j'ai mieux à faire », se gourmanda-t-elle.

La porte, voilée par un rideau en dentelle, était encadrée de deux vitrines. Dans la première étaient disposés des flacons d'Eau-de-Cologne, des poudriers et un bouquet de roses. Abigaël n'eut pas le loisir d'étudier le contenu de la seconde; toute son attention se concentra sur la jeune femme en blouse verte qui lavait les cheveux d'une cliente. Couronnée de boucles d'un blond mordoré, Thérèse était dotée de formes opulentes et d'un air de santé indéniable.

Apparemment, aucun drame n'avait eu lieu parmi ses proches. Abigaël entra, faisant tinter un carillon en cuivre.

— Bonjour, mademoiselle! claironna l'épouse du chauffeur. Asseyez-vous un instant.

— Bonjour, madame.

Une petite apprentie aux nattes brunes patientait derrière la patronne, une serviette éponge blanche sur le bras. Abigaël se demandait comment exposer ce qui l'avait amenée là, loin des oreilles indiscrètes.

— C'est pourquoi? demanda Thérèse d'une voix chaleureuse.

Abigaël ne répondit pas, submergée par l'émotion. Elle venait de revoir Janine, la jeune sœur de la coiffeuse, qui lui était apparue nimbée d'une merveilleuse lumière, dans la cuisine de la ferme, au sein de la nuit. Elle avait surgi de l'au-delà pour veiller une ultime fois sur l'enfant perdue qu'elle avait recueillie pendant l'exode. Janine était morte après avoir subi la torture et la souillure du viol dans les locaux de la Gestapo. L'enfant, elle, avait été abattue par la milice, dans la vallée de l'Anguienne.

— Mademoiselle, vous n'aviez pas rendez-vous. Je ne pourrai pas vous prendre aujourd'hui. C'est samedi, en plus.

— Je voudrais seulement vous parler, avoua Abigaël, dont les grands yeux bleus se firent suppliants.

Thérèse fit signe à son apprentie de s'occuper de la cliente. Elle hocha la tête, la mine perplexe. D'un doigt, elle désigna à la visiteuse une porte au fond du salon. Elles passèrent dans l'arrière-boutique, où régnait un certain désordre.

— Madame, je suis navrée de vous déranger en plein travail, mais votre mari devait nous conduire en ville, ce matin, et...

— Ciel, vous êtes Abigaël! chuchota la coiffeuse. Maurice me raconte tout.

Sur ces mots, dans un élan spontané, elle prit la jeune fille dans ses bras et plaqua trois baisers sur ses joues.

— Je suis si contente de vous connaître ! souffla-t-elle sur un ton de conspiratrice. Vous avez sauvé notre Claire, notre deuxième maman. Dieu que vous êtes belle ! Maurice a dit « ravissante », mais, moi, je vous trouve belle à croquer.

De nouveau embrassée et cajolée, Abigaël avait envie de pleurer devant un tel débordement d'affection et de gratitude.

— J'étais inquiète pour votre époux, parvint-elle à murmurer. Il avait promis d'être à l'heure.

— Oui, bien sûr, votre tante et monsieur Hitier, la noce... je suis au courant. Comment vous êtes-vous débrouillés, si Maurice a eu un empêchement ?

Abigaël décida d'expliquer la situation à Thérèse, qui semblait résolument optimiste quant au sort de son mari. Une fois informée, elle perdit néanmoins son sourire radieux.

— Il n'y a sûrement aucun rapport, conclut-elle. La voiture tombe souvent en panne. L'installation du gazogène laisse à désirer. Maurice doit être en rade quelque part, bien ennuyé de vous avoir mis dans l'embarras. Pourquoi on l'aurait arrêté ? Il ne fait rien de mal, voyons !

— Oui, sans doute que je me suis affolée pour rien.

— Ce n'est pas étonnant ! Je me mets à votre place. Bon, je dois retourner travailler, mon apprentie va faire n'importe quoi, sinon, et je n'ai pas tant de clientes que ça. Revenez dans une heure, on fera le point. D'accord ?

— D'accord, approuva Abigaël, désarmée par la vivacité de Thérèse et par sa gentillesse.

De retour dans la rue, elle se sentit seule et presque frileuse, dans l'ombre des hautes maisons aux façades grisâtres. La peur la reprit, peur d'une nouvelle tragédie, peur du chagrin qui devait dévaster sa chère tante. Elle s'exhorta au courage en évoquant Claire, sa belle

dame brune tant aimée par tous. « Je serai digne de vous, je suivrai votre voie d'amour et de bonté », lui dit-elle en pensée.

Angoulême, locaux de la Gestapo, même jour, même heure

Assis à même le sol et adossé à un mur, Jacques Hitier gardait les yeux fermés. De les ouvrir n'aurait servi à rien ; il faisait sombre et ses lunettes s'étaient brisées, piétinées sous un talon rageur. Il tentait d'oublier la douleur de sa mâchoire tuméfiée, ainsi que le goût âcre et tenace du sang dans sa bouche.

« Le pire est à venir, songea-t-il, résigné. Là, ce n'était pas grand-chose, comparé à ce qui m'attend. »

Le professeur avait entendu le récit d'un rescapé de l'ancre maudit où sévissaient les bourreaux de la Gestapo. Il pouvait se préparer à encaisser des coups, plus violents que ceux reçus une heure auparavant. Il y aurait la suffocation sous l'eau glacée, dans laquelle on plongerait à plusieurs reprises sa vieille tête blanche. S'il résistait à ce traitement, ce dont il doutait en raison de son cœur fragile, il aurait droit à d'autres coups sur le corps, pour finir les membres fracturés, défigurés de surcroît.

« Marie de Martignac m'avait pourtant conseillé d'avoir du poison sur moi, comme le docteur, se souvint-il. Bah ! ils savent à présent que certains chefs de réseau cachent une capsule de cyanure, sinon ils ne m'auraient pas fouillé aussi intimement. »

Il s'estimait perdu, condamné à brève échéance. Le destin se jouait de lui. Il aurait pu être arrêté une bonne dizaine de fois, mais, là, le glas de sa vie avait sonné,

alors qu'il allait se marier. C'était tellement dérisoire, tellement pathétique, qu'il eut un sourire proche de la grimace.

« Marie, songea-t-il, ma douce, ma tendre Marie, si tu me voyais, la chemise blanche maculée de sang et la face esquinquée ! Pauvre Marie, j'avais raison de précipiter la noce. Au moins, tu aurais porté mon nom et tu aurais été à l'abri du besoin, après la guerre... car nous la gagnerons, cette guerre. »

Sous l'arrogance hargneuse des S. S., derrière leur brutalité et leurs questions aboyées, Jacques Hitier avait cru percevoir une sorte de peur larvée, un paroxysme de haine et de colère, et ce constat l'avait aidé à les affronter, à parfaire sa comédie de vieil homme honnête victime d'une absurde dénonciation.

Il nierait jusqu'à la mort, certain d'être vengé bientôt. Abruti de souffrance, mais prêt à souffrir encore davantage, il éprouva un véritable réconfort en évoquant le doux visage de Marie, son expression rêveuse quand ils s'étaient aimés la première fois, sa petite plainte timide et ses gémissements de joie ensuite. Il s'en irait avec le souvenir de ce bonheur partagé, avec l'empreinte de leurs baisers sur sa chair torturée.

DE LA MÊME AUTEURE :

Grandes séries

Série
Val-Jalbert

- L'Enfant des neiges***, tome I, Éditions JCL, 2008, 656 p.
- Le Rossignol de Val-Jalbert***, tome II, Éditions JCL, 2009, 792 p.
- Les Soupirs du vent***, tome III, Éditions JCL, 2010, 752 p.
- Les Marionnettes du destin***, tome IV, Éditions JCL, 2011, 728 p.
- Les Portes du passé***, tome V, Éditions JCL, 2012, 672 p.
- L'Ange du Lac***, tome VI, Éditions JCL, 2013, 624 p.

Série
Moulin du loup

- Le Moulin du loup***, tome I, Éditions JCL, 2007, 564 p.
- Le Chemin des falaises***, tome II, Éditions JCL, 2007, 634 p.
- Les Tristes Noces***, tome III, Éditions JCL, 2008, 646 p.
- La Grotte aux fées***, tome IV, Éditions JCL, 2009, 650 p.
- Les Ravages de la passion***, tome V, Éditions JCL, 2010, 638 p.
- Les Occupants du domaine***, tome VI, Éditions JCL, 2012, 640 p.

Série
Angéline

- Angéline: Les Mains de la vie***, tome I, Éditions JCL, 2011, 656 p.
- Angéline: Le Temps des délivrances***, tome II, Éditions JCL, 2013, 672 p.
- Angéline: Le Souffle de l'aurore***, tome III, Éditions JCL, 2014, 576 p.

Série
Le Scandale
des eaux folles

- Le Scandale des eaux folles***, tome I, Éditions JCL, 2014, 640 p.
- Les Sortilèges du lac***, tome II, Éditions JCL, 2015, 536 p.

Série
Bories

- L'Orpheline du Bois des Loups***, tome I, Éditions JCL, 2002, 379 p.
- La Demoiselle des Bories***, tome II, Éditions JCL, 2005, 606 p.

- La Galerie des jalousies***, tome I, Éditions JCL, 2016, 608 p.
La Galerie des jalousies, tome II, Éditions JCL, 2016, 624 p.
La Galerie des jalousies, tome III, Éditions JCL, 2017, 600 p.

- Abigaël, Messagère des Anges***, tome I, Éditions JCL, 2017, 608 p.
Abigaël, Messagère des Anges, tome II, Éditions JCL, 2017, 632 p.

Grands romans

- L'Amour écorché***, Éditions JCL, 2003, 284 p.
Les Enfants du Pas du Loup, Éditions JCL, 2004, 250 p.
Le Chant de l'Océan, Éditions JCL, 2004, 434 p.
Le Refuge aux roses, Éditions JCL, 2005, 200 p.
Le Cachot de Hautefaille, Éditions JCL, 2006, 320 p.
Le Val de l'espoir, Éditions JCL, 2007, 416 p.
Les Fiancés du Rhin, Éditions JCL, 2010, 790 p.
Les Amants du presbytère, Éditions JCL, 2015, 320 p.

Dans la collection ***Couche-tard***

- Les Enquêtes de Maud Delage***, vol. 1, Éditions JCL, 2012, 344 p.
Les Enquêtes de Maud Delage, vol. 2, Éditions JCL, 2012, 376 p.
Les Enquêtes de Maud Delage, vol. 3, Éditions JCL, 2013, 328 p.
Les Enquêtes de Maud Delage, vol. 4, Éditions JCL, 2014, 448 p.

MARIE-BERNADETTE DUPUY



Originnaire d'Angoulême, en France, Marie-Bernadette Dupuy est l'auteure de nombreux ouvrages historiques et de romans policiers.

Elle a publié de très beaux romans parmi lesquels *L'Orpheline du Bois des Loups*, *Le Chant de l'Océan* ainsi que les séries *Val-Jalbert*, *Angéline*, *Moulin du loup* et *La Galerie des jalousies*.

Avec le talent qu'on lui connaît, elle signe ici le troisième tome d'une nouvelle saga qui nous transporte dans un univers aussi surprenant que fascinant !

ABIGAËL

MESSAGÈRE DES ANGES

TOME 3

Juin 1944

Abigaël a réussi à surmonter le terrible chagrin que lui a causé le départ d'Adrien pour Paris. Mais au moment où elle participe aux préparatifs d'un joyeux événement, le destin frappe de nouveau alors que la Gestapo menace le bonheur de sa tante Marie et met en péril la sécurité de tous ceux qu'elle chérit.

Dès qu'elle se retrouve face à Maxence, la jeune femme est stupéfaite: ce nouveau venu est le sosie presque parfait de son amoureux, de qui elle reste sans nouvelles. Troublée par cette ressemblance, elle tombe rapidement sous son charme et ne sait quelle conduite adopter. Par ailleurs, Abigaël est confrontée à une mystérieuse page de son passé lorsqu'elle trouve une statuette en ivoire, un angelot aux ailes dorées.

Pendant que la guerre amorce un nouveau tournant qui pourrait conduire à la libération de son pays, la jolie messagère des anges subit la plus cruelle des épreuves. Grâce à l'affection des siens, Abigaël trouvera-t-elle le courage de poursuivre sa destinée?

*



**



